

Faut-il penser autrement l'histoire du monde ? Christian Grataloup, A.-Colin, 2011

DANS **LA GÉOGRAPHIE** 2011/2 N° 1541 , PAGES 56D À 60D
ÉDITIONS **SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE**

ISSN 1964-9002

DOI 10.3917/geo.1541.0056d

Date de mise en ligne : 24/03/2023

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-la-geographie-2011-2-page-56d?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Société de Géographie.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Livres

Noël à Ithaque, Gilles Ortlieb, Le temps qu'il fait, 2006

Odyssee, Homère, Albin Michel, 2006

Imagine-t-on passer toute une semaine à Ithaque, 135 km², à peine 3000 hab. sans compter tous les Albanais qui entretiennent l'île et y deviennent Grecs ? Imagine-t-on choisir l'hiver pour cela, même quand on n'a pas oublié que ce fut la bonne saison des « tours » des lords d'autrefois ? Oui. Voilà une réponse. Aussi convaincante qu'agréable. Elle est dans ce beau récit de voyage d'une soixantaine de pages chargées de poésie, pas seulement de belles références à l'Odyssee et à Cavafy, riche d'observations sur la société insulaire, son langage et quelques-uns de ses mythes actuels. Ne pas se satisfaire de qualifier de pittoresque, comme on le ferait ailleurs, la succession d'images, de documents, d'anecdotes que choisit l'auteur. Car il a voulu en faire part dans une double perspective. Faire comprendre qu'une île est un monde en soi, « une façon et une leçon d'équilibre », comme il dit. Faire entendre aussi dans cette île, entre ses habitants, des échos de la Grèce à quoi ils appartiennent, des souvenirs de leur pratique du monde et aussi des répliques à bien des moments de sa propre expérience de philhellène contemporain. A nous, lecteurs, de comprendre qu'une telle semaine vaut bien des années. Voilà partagés nos apprentissages, nos lectures, nos vagabondages, nos enquêtes d'autrefois à travers la Grèce. Voilà partagée aussi la conviction que si la Grèce change, si elle supporte les tourments du présent comme le poids des passés, elle demeure, telle qu'en elle-même. Il n'y avait peut-être pas de meilleur moment pour le montrer que la semaine de Noël. Ce petit livre ouvre comme un clin d'œil sur une photo ambiguë, probablement de l'auteur : une vieille fenêtre en bois à deux panneaux et à la peinture défraîchie, avec un volet fermé à gauche, comme sur des souvenirs, et à droite, un petit santa Claus d'actualité en plastique

exposé là pour promettre des lendemains, sans oublier qu'on en promet encore, depuis toujours, aux jours de saint Basile et de la Théophanie ou dans la nuit avant Pâques.

Veut-on retrouver des journées plus longues, des lumières d'été à Ithaque ? Il faut reprendre une belle édition de l'Odyssee, dans la traduction de Mario Meunier qui vaut celle de Victor Bérard utilisée par Ortlieb : douze aquarelles et douze lavis, tous consacrés aux couleurs d'Ithaque scandent sa table des matières, nourrissent notre nostalgie de l'île et aident à la supporter

Pierre-Yves Péchoux

Une famille d'Europe, récit historique, Jean-Robert Pitte, Fayard, 2011

Ne fallait-il pas dédier ce récit foisonnant à la mémoire plutôt qu'à l'histoire elle-même ? Ce sont les quatre lignages dont sont issus ses propres grands-parents que reconstitue l'auteur à partir des ménages de ses arrière grands-parents ; il réussit, en se fondant sur des souvenirs familiaux, des documents, des correspondances et, plus les dates se font anciennes, à force d'enquêtes dans divers sommiers d'état-civil, à remonter pendant au moins quatre générations le cours des alliances de ses ancêtres et à relever les méandres de leurs déplacements ; il parvient même à en signaler un qui relève de la septième et qui fut donc un discret contemporain de Bossuet...

Mais il s'agit moins de prononcer des oraisons tardives que de contribuer à l'histoire sociale d'associations dont la plupart procèdent du mariage en rassemblant dans leur diversité les tesselles souvent colorées de cette vaste mosaïque familiale ; l'auteur s'ingénie à les replacer dans les degrés de leur instruction, de leurs compétences professionnelles, de leurs inclinaisons politiques, entre souci de l'ordre et désir de progrès, et de leurs confessions religieuses : leur majorité se réclame de l'église

romaine, mais les hasards des migrations à travers l'Europe et les jeux de l'amour et du hasard ont fait que le lignage paternel de l'auteur s'enracine dans le judaïsme. Ce qui nous vaut d'instructifs aperçus sur ce que fut autrefois la Hongrie. Faut-il regretter que son éditeur n'ait pas réclamé à un auteur bien reconnu comme un géographe inventif d'ajouter une carte à son tapuscrit et à son arbre généalogique ? Ou bien était-ce pour laisser aux lecteurs eux-mêmes le plaisir de cette cartographie ? Car on peut lire ce livre comme une géographie mémorielle qui démontre à la fois comme les frontières de l'Europe sont, depuis longtemps poreuses, qu'il s'agisse d'individus, d'entreprises ou de capitaux, et comme l'attraction parisienne a rendu négligeables les distances qui pouvaient séparer les uns des autres les habitants de la France. A lui seul le nom de Pitte évoque des temps de transplantations de peuples contemporaines de la puissance maritime établie un temps par les Normands dans tout l'espace de l'Europe du nord-ouest. Les autres ceux de Turillon, de Bourguet, de Perret, de Fischer, de Wendling renvoient, depuis l'Alsace ou le Pays de Bade jusqu'à Jasseron, au Revermont et au Bugey, à ce que fut la Lotharingie, une marche où confinaient parlars germaniques et franco-provençaux. Quant au nom hongrois des juifs Réthy, qu'ils choisirent de porter après que la Hongrie soit parvenue en 1867 à plus d'autonomie magyar dans le cadre de la Double monarchie, il succéda à celui de Rothbaum, adopté par leurs aînés un siècle plus tôt pour obéir à un décret de Joseph II alors soucieux de germaniser l'ensemble des territoires de son empire... Tant de conversions onomastiques illustrent à la fois l'ancienneté de la présence des ashkénazes en Europe centrale et leur rôle dans sa recomposition territoriale tant démographique qu'économique après le dernier échec du siège de Vienne par les Ottomans. Mais il faudrait encore élargir cette carte si des faits historiques corroboraient la légende familiale suggérant que ces Juifs descendraient de sépharades lisboètes. Consolons nous en reconnaissant qu'au format de ce livre c'est une carte à l'échelle de 1 : 15 000 000, bien trop étroite, qu'il aurait fallu dresser pour faire écho au titre qui attire à juste raison sur les dimen-

sions continentales de l'édifice familial que fait apparaître son auteur au fil des chapitres. Au retour de cette lecture, promenade captivante, nous pouvons prendre ce récit comme celui des étapes d'un mouvement d'ascension sociale d'essence méritocratique. Le rôle de l'école, celui des apprentissages fondamentaux apparaissent, d'une génération à l'autre et malgré quelques écarts chronologiques, comme des constantes décisives, bien plus importantes que celui des aléas de l'histoire diplomatique et militaire ou des dérives idéologiques du continent.

A l'auteur, qui s'impose indiscutablement dans la présentation des grandes lignes de son ascendance familiale et dans le pittoresque des traits qui donnent volume et nuances à chacun des personnages qu'il évoque et dont il participe, reprochera-t-on, ici ou là, quelques détails qui lui ont échappé probablement parce qu'il s' imagine comme le substitut de l'un ou l'autre de ses ascendants. Arrêtons-nous à ce propos à une chanson. Pourquoi Laurent Turillon, qui vécut la fin du Second Empire, n'aurait-il pas chanté *Le temps des cerises* : « J'aimerai toujours le temps des cerises, c'est de ce temps-là que je garde au cœur une plaie ouverte » ? La chanson n'était-elle pas déjà composée en 1866, cinq ans avant que son auteur, Jean-Baptiste Clément, ne la dédie « à la vaillante citoyenne Louise, l'ambulancière de la rue Fontaine-au-Roi, le dimanche 28 mai 1871 », au terme de la Semaine sanglante de la Commune de Paris ?

Une autre constante qui s'impose à cette lecture participe d'une des qualités de l'auteur et des compétences afférentes : le souci de manger bien, d'apprécier des vins de qualité, d'éprouver l'agrément de ces gestes et d'en rendre compte... Y aurait-il eu un index pour ce récit qu'il eût fallu y ménager bien des mots qui touchent à la cuisine, à la table et aux mets que l'on y prépare et que l'on y sert.

Outre qu'il m'a rapproché de quelques-uns des lieux qui appartiennent à mes espaces vécus ou à ceux de ma mémoire, ce livre m'a de la sorte renvoyé à d'autres lectures. C'est dans *Les cerfs-volants*, publié en 1980, que Romain Gary, cherchant une fois encore à se retrouver lui-même à travers les

épreuves de l'Europe et à travers les rôles qu'il confiait à plusieurs de ses personnages, suggéra que « la gastronomie... serait la dernière grandeur universellement reconnue de (son) pays ».

P.-Y. P.

L'Europe est née en Grèce, D. Jouanna, L'Harmattan, 2009

A l'heure où l'Europe institutionnelle moderne se construit et se discute, l'helléniste D. Jouanna propose une importante réflexion sur les fondements grecs de l'idée d'Europe. Passant en revue les occurrences du mot depuis Homère et Hérodote jusqu'aux témoignages des débuts de l'Empire romain, l'auteur invite à dissocier d'emblée le continent européen du personnage mythologique du même nom. La célèbre princesse phénicienne enlevée par le taureau semblant en effet n'avoir aucun lien narratif ni même étymologique avec "son" continent. L'idée d'Europe, explique Danielle Jouanna, naît véritablement de la victoire grecque sur les Perses lors des guerres Médiques (490-479 av. J.-C.), victoire qui marque le triomphe non pas seulement d'un peuple mais également d'un système de valeurs et d'une vision du monde cohérente. L'Europe, écrivent les Anciens, a été voulue par les dieux comme distincte de l'Asie, et franchir l'Hellespont a été de la part du Perse Xerxès une transgression forte de l'ordre divin, qui ne pouvait que conduire à sa défaite. Parallèlement à cette explication d'ordre religieux, les Grecs ont très tôt cherché à exprimer la supériorité des peuples européens sur les peuples asiatiques, jugés peu courageux et serviles face aux Hellènes libres et combattifs. L'auteur suit alors le lent déclin de cet intérêt pour l'Europe qui, au fil des siècles, se transforme peu à peu en motif rhétorique plutôt qu'en réel objet de sentiment identitaire.

Si la différence entre monde grec et Europe n'est pas toujours claire chez les Anciens et peut engendrer certaines contorsions dans l'argumentaire, ce très bel ouvrage vivant et clair nous met en contact avec des textes aussi variés que le corpus médical hippocratiques, les épopées et hymnes homériques, la tragédie athénienne ou encore la naissance de l'historiographie. Hérodote notamment, souriant père

de l'histoire, de la géographie et peut-être par-là même de la curiosité intellectuelle, trouve ici la place qu'il mérite dans notre bagage mental d'Européens modernes.

Guillaume Lebailly

Faut-il penser autrement l'histoire du monde ? Christian Grataloup, A.-Colin, 2011

Si « l'histoire est simultanément une géographie », c'est parce les découpages temporels et historiques allaient de pair. L'échelle du monde ne s'imposait pas. Chaque civilisation était autonome jusqu'à ce que la mondialisation connecte les différents lieux de l'Histoire. Mais si on sait, grâce à C. Grataloup, pourquoi l'Europe a mis la main sur le monde entre le XVI^e et la fin du XIX^e siècle, il faut savoir maintenant comment « décentrer » l'Europe du récit historique. Et qui va écrire cette nouvelle histoire globale. Réponse au festival de Blois à l'automne 2011.

Dictionnaire de géopolitique et de géoéconomie, Pascal Gauchon (dir.), PUF, 2011

Dans le fatras du web, il faut s'armer de courage pour trouver ce qu'on cherche, mais avec ce Dictionnaire de près de sept-cents pages, on pourra se sentir tout puissant. Des grands ensembles sont passés en revue aussi bien que les zones de tension (d'Abkhazie à Ulster), les organisations internationales et tant d'autres acteurs géographiques (villes, océans, détroits...), les accords internationaux, les mouvements politiques, les métropoles mondiales, les produits stratégiques, les guerres aussi. Rien ne manque dans cet ouvrage puisqu'il est complété par un site internet mis à jour. Un mariage éditorial très réussi.

Géographie des conflits, Amaël Cattaruzza, Pierre Sintès, Bréal, 2011

Depuis le coup de sang d'Yves Lacoste (La géographie, ça sert d'abord...), les géographes se plongent avec des enthousiasmes variés dans les conflits, les guerres, les violences. Cette géographie-là arrive à l'école par les concours et nos futurs maîtres vont être incollables sur les gros orages géopolitiques. Ce

livre est plus que pratique et exhaustif ; il donne une foule de définitions, de problématiques sur lesquelles on peut travailler à l'infini. Car le moins qu'on puisse dire, c'est qu'avec les conflits, le « matériau » ne manquera jamais et les modalités des conflits ne cessent de se multiplier. Un livre soigné et très bien fait.

Étudier une commune, Xavier Browaey, Paul Chatelain, A.Colin (2^e éd), 2011

Le succès d'un tel outil de travail doit encourager les jeunes auteurs à ne pas désespérer devant l'envie d'écrire et de publier. Car ce travail méticuleux pour donner les outils d'analyse d'un territoire est un must du genre : outils pour une description des paysages, les enjeux d'aménagement et les politiques patrimoniales permettant de comprendre comment fonctionne un bassin d'emplois ; compositions démographiques et sociales, activités économiques. Enfin, outils pour les dossiers à défendre. Excellent pour éviter les idées reçues et décortiquer la complexité du local.

Les États post-soviétiques, Jean Radvanyi (dir.), (3^e éd), 2011

Autre succès mérité, la géographie de cet espace mondial encore non stabilisé, vingt ans après la chute du soviétisme. Le Caucase reste un épice sensible, mais le contact avec la Chine (Kirghizie) ou l'Europe (Moldavie) reste parfois tendu. Travail remarquable parce que les fondements territoriaux des identités nationales sont toujours rappelés pour les quinze pays de la zone, parce que le politique n'est pas déconnecté de l'évolution économique à l'origine d'un positionnement géopolitique. La Russie occupe une place de choix d'autant que son affaiblissement ne semble pas être, pour Jean Radvanyi, une bonne chose. Ouvrage magistral, on vous dit.

Géographie et éthique, revue *Géographie et cultures*, Cynthia Ghorra-Gobin (dir.),

L'Harmattan, n° 74-75, 2011

Un numéro ambitieux en ces périodes où l'éthique revient sur le devant de la scène. Isabelle Lefort rappelle que, peu préparée à l'étude des « valeurs »,

la géographie a relevé le défi sur la durabilité et la justice spatiale et elle enjoint le chercheur à « historiciser son (...) objectivité ». Ce qui nous vaut des articles audacieux dont « les Espagnols face à la corruption » de Nacima Baron-Yelles. Le même numéro publie, notamment, un savoureux « usage du voyage en géographie » de Bruno Lecoquierre et une étude comparée du canyoning en Europe et Amérique du Nord qu'on doit à André Suchet. Une revue vivante et jamais décevante dirigée par Francine Barthe.

« Un tour de la France », *La Nouvelle Revue Française*, Stéphane Audeguy (dir.), mai 2011

Vingt-six écrivains revisitent le tour de la France par deux enfants (1877) de G. Bruno. Un bel éloge du tourisme et de la géographie : « Rien de plus travailleur qu'un touriste (...). On devrait le payer » (Audeguy). Toute la revue est une interrogation sur le rapport de l'homme à l'espace français : Mathieu Riboulet s'interroge sur le sentiment d'appartenance « qui se délite (...) comme il le faisait quand la géographie humaine épousait les contours de la géographie physique. » Livre inépuisable pour zigzaguer dans ce pays qui tisse avec nos enfances un rapport affectueux et distant.

Sur les routes de la faim, Marcel Cassou, L'Harmattan, 2011

Les sécheresses ne s'oublient pas. Celle de 1973 qui touche le Sahel interpelle des jeunes (une cinquantaine seront impliqués durant l'opération « Sahel en détresse ») qui s'embarquent bénévolement pour acheminer de l'aide humanitaire. Ils construiront aussi un barrage sur l'oued Zilalet vers une plaine fertile, aideront à la reconstitution des troupeaux, la création de jardins, les forages. L'envers d'une actualité dramatique qu'on laisse toujours en plan quand ça va mal. De quoi conforter la vision d'une civilisation « empathique » de Rifkin (voir éditorial).

A l'aube de l'Orient, Alice Plane, Transboréal, 2011

A défaut d'avoir l'audace et le cran d'Alice Plane, vous pouvez toujours vous embarquer en Asie centrale avec elle, tant son récit est vivant, passionnément ouvert sur le monde des femmes en leurs cuisines. Une manière de réparer l'affligeante réalité des statistiques limitant la connaissance des pays à des standards exprimés en dollars par jour. Des rencontres qui ont une saveur toute biblique : « Ne dis pas que tu as reçu un ami, si tu n'as pas préparé un mouton pour lui » (proverbe kirghize). Pas plus, pas moins. Il reste à rêver que l'ONU compte les moutons offerts aux amis comme standard de qualité d'accueil des pays touristiques.

Ciel mon moujik ! Manuel de survie franco-russe, Sylvain Tesson, Chifflet & Cie

On n'ose pas se permettre d'écrire sur un livre de notre facétieux et talentueux chroniqueur, Sylvain Tesson (voir page 66). Sauf pour dire qu'il faut être très amoureux d'un pays pour entrer dans sa langue avec l'humour dont il est capable. La Russie, « seconde mère » de l'auteur, n'est pas avare de liens avec le français et on sait pourquoi, grâce à ce manuel délicieux, nous partageons avec les Russes des mots aussi charmants que « bandite », « bourôkrate », « sabôtaz ». On comprend qu'un pays christianisé par deux Grecs ait adopté « chizofréniya » et « epilépsia ». Mais si les « marôni » ou la « krêmbulé » à table nous mettent en appétit, c'est pour nous préparer à savourer les mots de l'amour et leurs lieux intimes, la « stimoul éroguénaïa zôna » et sa récompense suprême, l'« ekstaz ». A peu près celle que nous éprouvons à chaque page de ce livre jubilatoire et enivrant comme la meilleure des vodkas.

Hippomanie, Jean-Louis Gouraud, Favre, 2011

La géographie a sa diva du cheval, Sylvie Brunel qui écrit un mystérieux *Cavalcades et dérobadés*. Le cheval a son malade qui souffre, grave, d'une hippomanie, maladie orpheline, incurable, peu étudiée parce que les médecins ne savent pas la

mettre en équation et guérir en molécules. Jean-Louis Gouraud est, en effet, atteint de cette affection consistant à chercher de façon quasi-obsessionnelle la compagnie des chevaux pour les sentir, les toucher, les monter. Cette obsession transforme tout ce qui existe en fantôme chevalin. Cela donne quoi, un monde vu par le prisme des chevaux, docteur ? Un monde de voyages, de cultures et de civilisations équestres avec, surreprésentation géographique de la Mongolie, des westerns, du Caucase... Cela fait près de sept cents pages d'hommage au cheval dans lesquelles il manque, – sauf erreur – un article sur l'Argentine, Etat tracé à cheval et dont les métriques de la pampa sont chevalines. Mais où l'on trouve cet hymne irrésistible d'un hippologue du XIX^e siècle, Ephrem-Gabriel Houël : « L'homme eût été esclave sur la terre ; le cheval l'en a fait roi ».